Djaraboub

(Jaybub)

A. Martel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/2174>

DOI : [10.4000/encyclopedieberbere.2174](https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.2174)

ISSN : 2262-7197

Éditeur

Peeters Publishers

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 1995

Pagination : 2390-2393

ISBN : 2-85744-828-7

ISSN : 1015-7344

Référence électronique

A. Martel, « Djaraboub », *Encyclopédie berbère* [En ligne], 16 | 1995, document D60, mis en ligne le 01 juin 2011, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/2174> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.2174>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Djaraboub

(Jaybub)

A. Martel

- 1 Pendant que La Porte ottomane, avec l'aide de la France et de l'Angleterre, défend le Dar ul-Islam contre les Russes (1854-1856), la Sanusiya* transfère son siège de la Mekke à Djaraboub (*Jaghub*), sur les confins de la Cyrénaïque (ou plus exactement de la Marmarique) et de l'Égypte. C'est à l'établissement de la zaouia (*zawiya*) mère de cette confrérie revivaliste que l'oasis doit de jouer, pendant trois quarts de siècle, un rôle de capitale spirituelle, économique et politique rayonnant sur le Sahara oriental et le bassin du Tchad. En 1855 Léon Roches, alors consul général de France à Tripoli, en informe le Quai d'Orsay par une note qui constitue le premier document occidental connu sur la Sanusiya.
- 2 Son fondateur, Mohammed ben Ali es-Sanusi, est né en 1787 non loin de Mostaganem, comme Abd el-Qader, son cadet de sept ans. Revendiquant une origine chérifienne, il y a été élevé dans une atmosphère faite de Guerre sainte contre les Espagnols présents à Oran jusqu'en 1792, d'hostilité des Arabes aux Turcs maîtres de l'Algérie, de piété et de culture ; un climat propre à la région de Tlemcen. A Fez, il a étudié et enseigné, jetant les bases d'une doctrine ou « voie » (*tarika*) qui, dans la fidélité à l'orthodoxie sunnite et l'attachement à la jurisprudence malékite prône la rénovation du croyant par un retour aux sources et un effort personnel dans l'interprétation et d'application du Coran et de la Sunna.
- 3 Le pèlerinage le conduit en Orient de 1812 à 1820, par les revers sahariens, de l'Atlas et du Djebel Akhdar ; l'itinéraire traditionnel du *rakeb*, la grande caravane des Maghrébins qui passe non loin de Djaraboub. Condamné par les docteurs d'El Azhar, au Caire, il fonde à La Mekke une confrérie dont il implante la première zaouia à Abou Qobays. Dans un contexte marqué par l'attraction que suscite le wahabisme réformateur, sa piété, sa science, son éloquence attirent de nombreux fidèles. En 1830, il se rend brièvement en Algérie où il perçoit que l'heure est aux guerriers, que l'espace maghrébin est partagé entre confréries rivales, hostiles à toute formation nouvelle, que la Qadiriya appuie Abd el Qader. Le barrage confrérique se confirme en 1838 à l'occasion d'une nouvelle tentative limitée à Gabès. Cependant à Tripoli où, après plus

d'un siècle d'autonomie, le sultan-khaliife de Constantinople a rétabli son autorité directe en 1835, en réplique à l'occupation d'Alger par la France et avec l'accord de l'Angleterre, le pacha l'autorise à fonder une zaouia à Rataa puis à Aïn Belda au cœur de la Cyrénaique dont les populations bédouines divisées l'accueillent en arbitre potentiel.

- 4 Pourquoi, moins de dix ans plus tard, alors que la Guerre de Crimée relance la Question d'Orient, le choix de la cuvette saline et malsaine de Djaraboub ? Quatre raisons principales peuvent l'expliquer. Djaraboub est sur la route du *rakeb* en un lieu de passage quasi obligé pour les pèlerins maghrébins porteurs d'informations et agents virtuels d'influence. Second point, l'oasis constitue aussi, non loin de la Méditerranée, un point de départ possible pour le trafic caravanier empruntant les pistes qui, par Koutra et l'Ennedi, conduisent au Waddaï dont les marchés ne sont plus alimentés par les courants commerciaux venus du Nil depuis les conquêtes de Mohammed Ali. Or, troisième donnée, ce même Waddaï s'est avéré réceptif au message de la Sanusiya ; soit que des pèlerins royaux, (dont Mohammed Chérif) aient reçu dès la fin des années Trente, à la Mekke, l'enseignement du maître, soit que (comme le veut une tradition édifiante) le message ait été porté par des esclaves convertis et libérés. Quatrième facteur enfin, le khédivé d'Égypte vassal du sultan ottoman a autorité sur Djaraboub, sans être en mesure de l'exercer ; pour le Sanusi c'est un gage d'autonomie. Comme ce dernier ne conteste pas la souveraineté du Grand Seigneur, en qui il reconnaît le khalife défenseur de l'Islam plus que le sultan turc, le wali ottoman de Trabelsi el Gharb ne voit que des avantages à son installation sur cette marche frontière. Ali ben Mohammed es Sanusi confie à l'un de ses fidèles, Imran Ibn Baraka, la mission d'étudier et de réaliser une véritable « capitale » (1854-1856) où il meurt en 1859. Métropole religieuse ou bastion d'un islamisme armé désireux de reconquérir puis de protéger les marches occidentales de l'Empire ottoman ?
- 5 A partir d'Aïn Beïda, la Sanusiya a commencé à tisser un réseau hiérarchisé de zaouia dont Djaraboub devient le centre nerveux. C'est là que réside, de 1856 à 1895, puis de 1912 à 1922, le chef de la confrérie. C'est de là que partent, par un système élaboré de courriers, ses messages spirituels, ses instructions politiques, ses directives économiques. C'est là que convergent les interrogations de ses fidèles, leurs demandes de secours ou de soutien, les informations recueillis sur le territoire de plus en plus vaste couvert par le maillage confrérique. En Cyrénaïque, et dans les oasis qui en dépendent, la Sanusiya exerce un quasi monopole, se substituant même avec leur accord aux autorités ottomanes, du moins hors de Benghazi et de Derna. Dans le golfe de Syrte et au Fezzan, son influence va croissant. Depuis Mourzouk et Ghât, elle rayonne sur le Sahara oriental où les Touareg Ajjer se détachent de la Tidjaniya profrançaise.
- 6 Dans chaque zaouia vivent des « frères » (les *khouan*) chargés de la prédication, de l'enseignement, de l'arbitrage, de la distribution des secours aux pauvres, aux malades, aux pèlerins ; du renseignement aussi, voire de la résistance armée, après le tournant du XIX^e au XX^e siècle. Mosquée, école, dispensaire, la zaouia est aussi un caravansérail et un marché, un lieu d'échanges et de commercialisation des dons et redevances en nature ou en argent comme des produits des biens de main-morte légués à la confrérie.
- 7 A Djaraboub, autour de la mosquée et de la résidence du Sanusi (puis de la *quba* du fondateur de la confrérie), s'ordonnent d'abord les logements des enseignants et des novices. Combien sont-ils ? Peut-être 300 à l'apogée, vers 1880-1185, qui disposent d'une bibliothèque de plusieurs milliers de volumes (8 000 ?). Ils y obtiennent des

grades initiatiques qui préparent les meilleurs à devenir prédicateurs puis *shaykh* des zaouïa dépendantes. A leur formation religieuse et intellectuelle, s'ajoutent un endurcissement physique par des travaux dans les jardins extérieurs, et un entraînement militaire pour certains d'entre-eux. Des casernements existent aussi, intra muros, pour quelques centaines d'hommes armés de fusils et disposant de quatre canons venus d'Alexandrie par Tobrouk. Enfin, toujours à l'abri d'une enceinte fortifiée, des ateliers d'artisans et quelques échoppes de commerçants. A l'extérieur des jardins pourvoient aux besoins immédiats. En 1895, à son départ pour Koufra, Al Mahdi libère cinquante familles d'esclaves noirs vouées à leur entretien. Il est difficile de tenter une description et une estimation plus précises car la connaissance de la cité « interdite » dépend de récits colportés plus que de comptes-rendus précis de voyeurs rédigeant leurs mémoires. Rares ont d'ailleurs été ceux qui ont écrit de première main. Rosita Forbès, en 1920, est le premier (la première) non musulman à y être entré. Avant elle, El Ashaishi (1895) semble le plus fiable.

- 8 Succédant à Mohammed ben Ali es Sanusi, en 1859, son fils Mohammed Al Mahdi y réside à son tour jusqu'en 1895, date du transfert de la métropole de la confrérie à Koufra, plus proche du Waddaï convoité et perturbé par les « derviches » d'Abdulah, héritier du Mahdi de Dongola avec qui le Sanusi a refusé de s'allier contre les Anglo-Égyptiens. En 1889, face aux tentatives des Soudanais, l'axe Abecher-Djaraboub a résisté victorieusement. C'est cependant pour surveiller les agissements de Rabah, le nouveau sultan du Bornou (1893), que Al Mahdi es Sanusi quitte Djaraboub pour Koufra. Génial et sanguinaire négrier venu du Bahar el Ghazal, Rabah perturbe l'équilibre du bassin du Tchad en passe de devenir une zone d'influence de la Sanusiya. Al Mahdi s'en rapproche encore lorsqu'il s'installe en 1899 dans le Borkou à Gouro (Quro) où il meurt en 1902. Son neveu et successeur Ahmed el Sharif (1873-1933) regagne aussitôt Koufra en raison de la pénétration victorieuse des Français qui, après avoir battu Rabah (1900), se sont emparés de Bir Alali poste le plus avancée de la Sanusiya vers le Lac Tchad. (1902). C'est de là qu'il animera, avec le discret appui du sultan-khalife, une résistance acharnée contre les colonisateurs qui entrent à Abécher en 1909 seulement et ne pénètrent dans le Tibesti-Borkou-Ennedi, qu'à l'occasion de la guerre italo-turque (1911-1912).
- 9 La réalité de cette guerre franco-senoussi de dix ans, occultée par la conquête du Maroc, ne prête guère à contestation même si les responsabilités en sont reportées, suivant les auteurs et les époques, sur l'un ou l'autre des protagonistes. En revanche, la période de Djaraboub (1856-1895) donne matière à débats. Pour les uns, à la suite surtout d'une notice de Duveyrier (1886), sans cesse reproduite malgré les nuances de Rinn, la capitale de la Sanusiya a été un foyer d'islamisme anti-français et la base idéologique sinon opérationnelle de tous les soulèvements en Algérie comme de toutes les résistances à la pénétration saharienne. En ce temps, la Sanusiya ne peut ni éconduire, ni désavouer les *moujahidin* algéro-sahariens (et plus rarement tunisiens). Devient-elle pour autant le fer de lance de l'islamisme armé que dénoncent certaines autorités françaises ? Plus que le refuge et le soutien limité apporté à l'insurrection de Zaatcha, c'est le parrainage dont se réclame Mohammad Abdallah, le « Cherif d'Ouargla » qui motive cette réputation. Il est vrai que c'est à Djaraboub que ce héros de la résistance saharienne vient mourir après plus de vingt ans de luttes intermittentes contre les Français (1852-1871). De même, il n'est guère contestable que de 1872 à 1911 les représentants de la confrérie aient, depuis Mourzouk et Ghât, encouragé en accord avec les officiers turcs et les négociants trassahariens de Tripoli, la résistance des

Touareg Ajjer. Mais c'est seulement, pendant la Grande Guerre qu'ils impulsent la guerre contre la France de Djanet à Agadès.

- 10 Djaraboub est en fait redevenue ou devenue capitale *de jihad* en 1912, lorsque les Ottomans, abandonnant aux Italiens « l'administration » de la Tripolitaine-Cyrénaïque devenue Libye, ont symboliquement transmis délégation de lutte indirecte à la Sanusiya. C'est de là que part, en 1915, une offensive turco-senoussi visant le canal de Suez en coordination avec l'attaque turco-allemande lancée depuis la Palestine. La victorieuse contre-attaque anglaise, en janvier 1916, contraint El Mahdi au repli. Son successeur Sayyid Idris y séjourne pendant et après la guerre établissant très tôt des contacts avec les Britanniques (1916). Les accords conclus avec les Italiens à Akromah (1917) et Al-Rajma (1920) consacrent l'autonomie du secteur de Djaraboub dont l'Égypte, devenue indépendante, reconnaît l'appartenance à la Libye en 1925, après des décennies d'indécision puis de contestation frontalière. En 1946, elle en réclame encore la restitution
- 11 En février 1926, espérant mettre fin à la résistance armée que conduit Omar el-Moktar, fidèle de Sayyid Idris réfugié en Égypte, l'Italie occupe Djaraboub. L'oasis devient le pilier méridional d'une ligne fortifiée établie depuis Bardia, sur la Méditerranée, pour couper de ses bases égyptiennes une guérilla qui dure jusqu'en décembre 1931. A son retour en Libye, au lendemain de la victoire anglaise (1943), Idris ne redonne pas son rôle ancien à Djaraboub, à la fois trop proche de l'Égypte et trop loin de Tripoli. C'est à Aïn Beida, au cœur de la Cyrénaïque, qu'il tente de renouer avec le passé confrérique pour édifier une royauté moderne (1951) balayée par la révolution de 1969.

BIBLIOGRAPHIE

RINN, *Marabouts et Khouan*, Alger, 1884.

DUVEYRIER H., *La confrérie musulmane de Sidi Mohamed ben Ali es-Senoussi*, Paris, Société de Géographie, 1889.

FORBES R., *The secret of the Sahara, Kufra*, New York, 1921.

ZIADEH N.A., *Sanusiyah, a study of a revivalist movement in Islam*, Leiden, EJ. Brill, 1968.

MARTEL R., *La Libye, essai de géopolitique historique, 1835-1990*.

INDEX

Mots-clés : Commerce, Cyrénaïque, Histoire, Libye, Sahara, Turc